

ERIC

W  
R  
I  
G  
H  
T

# LA DERNIÈRE MAIN

*Une enquête de Charlie Salter*



Extrait de la publication

**ALIRE**



À PROPOS DES PREMIERS TITRES  
DE LA SÉRIE « CHARLIE SALTER »...

« CEUX QUI AIMENT LES HISTOIRES D'ENQUÊTES  
SOBRES ET CLASSIQUES DEVRAIENT PRENDRE  
PLAISIR À DÉCOUVRIR CETTE SÉRIE, DE FACTURE  
FACILE ET AGRÉABLE. »

*Le Devoir*

« AVEC *LA NUIT DE TOUTES LES CHANCES*,  
ERIC WRIGHT, QUI A À SON ACTIF  
QUATRE PRIX ARTHUR-ELLIS,  
SIGNE UN ROMAN PERCUTANT ET SOLIDE. »

*Le Soleil*

« LIRE ERIC WRIGHT, C'EST SAVOURER  
LE ROMAN POLICIER D'ÉPOQUE  
ET DE STYLE CLASSIQUES. »

*Nuit blanche*

« VOILÀ UN PETIT ROMAN BIEN FAIT SOUS TOUS LES  
ANGLES ET QUI N'A PAS LA PRÉTENTION DE VOULOIR  
NOUS GLACER LE SANG OU ENCORE DE NOUS  
FAIRE FRISSONNER DE TERREUR. »

*Alibis*

« CE ROMAN POLICIER DÉROULE UNE INTRIGUE  
CLASSIQUE, SOLIDE, ALLÉGÉE D'HUMOUR...  
MAIS C'EST SURTOUT LA PERSONNALITÉ  
ATTACHANTE DE CHARLIE SALTER QUI RETIENT  
L'INTÉRÊT. SES TOURMENTS, DOUTES ET TENTATIONS  
DONNENT ENVIE DE LE SUIVRE  
DANS SES PROCHAINES AVENTURES. »

*Amazon.ca*

« UNE SÉRIE QUI PROMET ! »

***Le Libraire***

« CE DEUXIÈME OPUS [*UNE ODEUR DE FUMÉE*]  
VIENT HORS DE TOUT DOUTE CONFIRMER  
L'OPTIMISME QUE J'AVAIS MANIFESTÉ  
À LA LECTURE DU PREMIER TOME. »

***Alibis***

« L'ÉNIGME EST BIEN TROUSSÉE MAIS CE QUI  
REND LE ROMAN [*UNE MORT EN ANGLETERRE*]  
SI DIVERTISSANT, CE SONT SURTOUT LES PETITS  
À-CÔTÉS : DES PERSONNAGES SAVOUREUX [...] ET D'AMUSANTES OBSERVATIONS TOURISTIQUES  
ET SOCIOLOGIQUES SUR L'ANGLETERRE. »

***Amazon.ca***

« DANS SON QUATRIÈME ROMAN  
[*MORT D'UNE FEMME SEULE*], ERIC WRIGHT  
SE MONTRE SOUS SON MEILLEUR JOUR :  
IL DOSE SAVAMMENT L'INTRIGUE POLICIÈRE,  
LA PROFONDEUR DES PERSONNAGES  
ET LEURS MOTIVATIONS D'UNE MANIÈRE  
EXTRÊMEMENT PLAUSIBLE, DANS UN STYLE  
CLAIR ET SANS FIORITURE. »

***Boston Sunday Globe***

« L'ŒIL VIF ET L'ESPRIT ALLUMÉ, WRIGHT PROPOSE  
NON SEULEMENT UNE SOLIDE ENQUÊTE, MAIS AUSSI  
UN PORTRAIT COLORÉ DE LA PLUS PETITE PROVINCE  
CANADIENNE. *MORTS SUR L'ÎLE-DU-PRINCE-ÉDOUARD*  
A TOUT CE QU'IL FAUT POUR DIVERTIR, AVEC DES  
PERSONNAGES RICHES ET UNE INTRIGUE QUI OFFRE  
QUELQUES REVIREMENTS REMARQUABLES. »

***Winnipeg Free Press***

# LA DERNIÈRE MAIN

## DU MÊME AUTEUR

### Série Charlie Salter

1. *The Night the Gods Smiled*, HarperCollins, 1983.  
*La Nuit de toutes les chances*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 074, 2004.
2. *Smoke Detector*, HarperCollins, 1984.  
*Une odeur de fumée*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 079, 2004.
3. *Death in the Old Country*, HarperCollins, 1985.  
*Une mort en Angleterre*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 083, 2005.
4. *A Single Death*, HarperCollins, 1986.  
*Mort d'une femme seule*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 088, 2005.
5. *A Body Surrounded by Water*, HarperCollins, 1987.  
*Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 093, 2006.
6. *A Question of Murder*, HarperCollins, 1988.  
*Une affaire explosive*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 098, 2006.
7. *A Sensitive Case*, Doubleday, 1990.  
*Une affaire délicate*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 105, 2007.
8. *Final Cut*, Doubleday, 1991.  
*Mort au générique*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 111, 2008.
9. *A Fine Italian Hand*, Doubleday, 1992.  
*Mort à l'italienne*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 120, 2008.
10. *Death By Degrees*, Doubleday, 1993.  
*Une mort collégiale*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 121, 2009.
11. *The Last Hand*, Dundurn Press, 2001.  
*La Dernière Main*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 132, 2010.

# LA DERNIÈRE MAIN

ERIC WRIGHT

traduit de l'anglais  
par  
ISABELLE COLLOMBAT



Illustration de couverture : LAURINE SPEHNER

Photographie : ERIC WRIGHT

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

**Messageries ADP**

2315, rue de la Province  
Longueuil (Québec) Canada  
J4G 1G4  
Téléphone : 450-640-1237  
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

**Interforum editis**

Immeuble Paryseine, 3, Allée de la Seine,  
94854 Ivry Cedex  
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91  
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33

Service commande France Métropolitaine

Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28

Service commandes Export-DOM-TOM

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86

Internet : [www.interforum.fr](http://www.interforum.fr)

Courriel : [cdes-export@interforum.fr](mailto:cdes-export@interforum.fr)

Suisse :

**Interforum editis Suisse**

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60

Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68

Internet : [www.interforumsuisse.ch](http://www.interforumsuisse.ch)

Courriel : [office@interforumsuisse.ch](mailto:office@interforumsuisse.ch)

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf

Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Commandes :

Tél. : 41 (0) 26 467 53 33

Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66

Internet : [www.olf.ch](http://www.olf.ch)

Courriel : [information@olf.ch](mailto:information@olf.ch)

Belgique et Luxembourg :

**Interforum editis Benelux S.A.**

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique

Tél. : 32 (0) 10 42 03 20

Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24

Internet : [www.interforum.be](http://www.interforum.be)

Courriel : [info@interforum.be](mailto:info@interforum.be)

Pour toute information supplémentaire

**LES ÉDITIONS ALIRE INC.**

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : [info@alire.com](mailto:info@alire.com) Internet : [www.alire.com](http://www.alire.com)

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION  
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2010

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

*The Last Hand* © 2001 ERIC WRIGHT

© 2010 ÉDITIONS ALIRE INC. pour la traduction française

10 9 8 7 6 5 4 3 2<sup>e</sup> MILLE



*Pour Liz et Terry Byram*



# CHAPITRE 1

S'apprêtant à débarquer, Salter tendit la main pour attraper le ponton comme le canot s'en approchait. Dans l'autre main, il tenait le sac contenant ses affaires de la fin de semaine et deux cannes à pêche. Il attendit que son fils Seth agrippât lui aussi l'embarcadère pour lâcher prise et se lever bien droit. La manière dont on se relève avant de débarquer est aussi cruciale dans un canot en aluminium que dans un canoë : dans les deux cas, il faut éviter de se pencher en avant et de repousser l'embarcation au moment où l'on pose le premier pied sur le ponton. Salter le savait pertinemment, mais l'embarcadère avait été reconstruit depuis l'année précédente ; il était désormais un peu plus haut que dans son souvenir, aussi lui fallut-il un peu plus de temps avant de poser le pied sur le ponton. Il dut inévitablement fournir un effort supplémentaire pour achever sa manœuvre avant que la barque ne s'éloignât – effort qui le conduisit à exercer sur celle-ci une poussée verticale qui l'enfonça dans l'eau, de sorte que lorsque Salter leva la deuxième jambe, le canot se souleva plus haut que prévu avant que Salter n'eût le temps de poser le pied sur le ponton que ledit pied accrochait ledit ponton. Salter se retrouva le visage écrasé contre le ponton, se tordit le poignet, sa main ayant refusé de lâcher son sac et ses cannes à pêche, se cogna violemment les genoux et la hanche et s'écorcha la joue.

— Hé, papa, doucement ! dit Seth, comme si Salter était tombé en essayant de faire le poirier en dépit de son âge.

Salter resta allongé pendant un moment sur le ponton. Il leva finalement la tête, proféra un « Merde ! » et adressa à son fils une grimace comique visant à lui signifier qu'il se sentait blessé davantage moralement que physiquement. Il se mit à genoux.

— Ce putain de ponton a été surélevé, protesta-t-il sur une parodie de ton sérieux indiquant qu'il ne fallait pas exagérer l'importance de sa chute.

— J'imagine, répliqua Seth qui, n'ayant pas saisi que son père plaisantait, fut légèrement choqué par la grossièreté de ce dernier. Sois prudent en remontant sur le quai : le niveau de la rivière a baissé et la rampe est plutôt raide.

— Je vais y aller à quatre pattes, ne t'en fais pas, rétorqua Salter.

Cette réplique était elle aussi censée être une plaisanterie, mais Salter ne put masquer l'irritation inconsciente qui affleurait dans son ton, aussi Seth se braqua-t-il légèrement. Salter s'efforça donc de détendre l'atmosphère :

— Je pourrais aussi attendre le printemps prochain, quand le niveau de l'eau remontera, reprit-il, tout sourire.

À ce moment-là, une vague fit légèrement tanguer le ponton : Salter tituba un tantinet, sans tomber toutefois. Avant qu'il n'eût le temps de l'en empêcher, Seth l'agrippa pour l'aider à reprendre l'équilibre. Salter tenta une dernière plaisanterie :

— Ne dis rien à ta mère, le supplia-t-il. Je lui ai promis d'arrêter de boire après la fois où j'ai foutu le feu à la grange.

Seth rit poliment et entreprit de décharger le canot. Salter posa son sac sur la glacière, saisit les poignées de cette dernière, la souleva et monta la rampe en direction du stationnement de la marina. Lorsqu'il essaya

d'ouvrir la porte latérale coulissante de son auto, il se rendit compte qu'il s'était foulé le poignet.



Salter n'émit aucune objection lorsque Seth s'assit au volant. Tout en léchant les écorchures qu'il s'était faites sur les jointures des doigts, il repensait à l'incident et au contexte dans lequel celui-ci s'inscrivait – et dans lequel s'intégraient d'autres événements récents. Sa réflexion lui permit de prendre conscience de certains faits.

Il lui arrivait de trébucher, comme à tout le monde. En soi, cela ne le dérangeait pas ; ce qui le chicotait, en revanche, c'était la lenteur de ses réflexes, à cause de laquelle il avait de moins en moins le temps de faire le nécessaire pour amortir sa chute. Il avait songé à tout cela au chalet, aussi. Une fois par an, Salter allait à la pêche, utilisant à cette fin un chalet situé à deux cent vingt kilomètres au nord de Toronto : cette périodicité lui donnait une bonne indication de la vitesse à laquelle il déclinait d'année en année. Mais cette fois-ci, les changements étaient plus nombreux. Il y avait eu l'épisode du rocher, par exemple. Pour rejoindre le chalet depuis la rive, il fallait escalader, sur une dizaine de mètres, un rocher incliné qui, l'hiver, disparaissait sous la glace, de sorte qu'il était recouvert d'une fine couche de mousse noire. Lorsqu'il était séché par le soleil, sa surface était aussi adhérente qu'un terrain de tennis bien entretenu, mais dès qu'il était mouillé, il devenait aussi glissant qu'une mare d'huile. Dans ces circonstances, même Seth le franchissait lentement : il avançait alors prudemment, prenant appui sur les rares petits coins exempts de mousse et repérant les endroits mous où il pourrait poser le pied délicatement avant de pouvoir atteindre un autre recoin sec. Autrefois, Salter était capable de franchir l'obstacle, mais cette année, toutes ses tentatives s'étaient soldées par un échec :

chaque fois qu'il avait tenté de se mettre debout, son pied glissait, et il avait été obligé de se cramponner à la main de Seth plusieurs fois afin d'éviter de se retrouver dans la rivière. Il avait fini par se résoudre à prendre un autre chemin : il s'était donc rendu au chalet en longeant la rive, sur la plage, jusqu'à un sentier qui traversait les broussailles, puis avait emprunté les quelques marches taillées dans la roche qui auraient permis à une grand-mère de monter jusqu'au chalet. Ç'avait été exactement comme d'aller aux toilettes pour dames. Quant au chemin qui conduisait aux toilettes extérieures, qu'il avait autrefois admiré pour la façon dont le propriétaire du chalet, un collègue des Homicides, avait dompté la nature en traçant un sentier qui passait sur des racines et contournait des rochers sans le revêtir de béton, il lui apparaissait désormais comme un champ de mines, un parcours du combattant d'une cinquantaine de mètres qui semblait des plus aptes à provoquer des fractures de la cheville dans l'obscurité.

Alors comme ça, il avait perdu son agilité d'antan. Tandis qu'ils roulaient en direction de la friterie mobile de Pointe au Baril, Salter fut tenté de ne plus accorder la moindre importance à ces vétilles, mais lorsqu'il ouvrit la porte et sortit de l'auto d'un bond, ses jambes refusèrent de le porter. Des courbatures ? Après cinquante kilomètres de route ? En à peine une demi-heure ?

— C'est pas grave, papa, voulut le rassurer Seth, qui se dégageait de derrière le volant en se tortillant comme un danseur de limbo.

Une fois dehors, le jeune homme fit un geste en direction de la baraque à frites :

— Je vais aller les chercher. Une petite ou une grande portion ? Tu veux du sel et du vinaigre ?

Salter achevait tout juste de se relever. Non, il n'était pas décrépité. Juste contusionné, sans nul doute. Il n'y paraîtrait plus le lendemain.

— Tu veux du café ? demanda-t-il à son fils.

— Je peux m'en charger.

— Il n'y a pas de café à la friperie. Il faut aller à la station-service. Je vais aller nous en chercher. Tu le prends avec de la crème et deux sucres, c'est bien ça ?

— Ouais, c'est ça, mais tu sais, je peux y aller après...

— Pas de problème, fiston.

Salter estimait que ses jambes étaient indemnes et désormais assez fiables. C'est donc d'un pas presque assuré qu'il se dirigea vers la station-service pour aller chercher les cafés.



Les deux hommes s'installèrent à la table de pique-nique pour manger leurs frites, puis ils mirent un couvercle sur le reste de leur café afin de pouvoir le boire en route. Lorsqu'ils furent de retour dans l'auto, Salter proposa à son fils :

— Donne-moi ton café pendant que tu finis de t'installer.

Sans répondre, Seth tira un petit plateau qui se trouvait sous le cendrier : deux porte-gobelets apparurent.

— Tu vois ? dit-il.

— Ah oui, tiens. Je ne l'utilise jamais, en fait.

— Ça fait combien de temps que tu as cette auto, déjà ? Trois ans ?

— À peu près.

— Et tu n'as jamais utilisé ces porte-gobelets ?

— J'ai oublié que j'en avais.

Désormais, il ne s'agissait plus simplement d'une perte d'agilité mais d'un début de sénilité, rien de moins.

Salter termina son café et entreprit de chercher des preuves contradictoires, des signes qui lui indiqueraient que tout n'était pas perdu. Il n'avait que soixante ans, quand même ! Et il jouait toujours au squash, non ? En outre, il battait généralement la bande de vieux semi-retraités avec lesquels il jouait – des comptables et des

avocats pour la plupart, des hommes quelconques, et même des ratés, selon les normes des requins de leurs professions, car dans le cas contraire, ils ne fréquenteraient pas le même club que Salter, mais l'un de ces grands clubs dans lesquels il est bien vu d'emmener les clients qui viennent de l'extérieur. Oui, des pères de famille heureux et prompts à l'autodénigrement, qui vivaient à Leaside ou près d'Old Mill et s'écriaient « Bon sang ! » lorsque leurs adversaires faisaient un beau coup. Quant à Salter, il était encore capable de bondir, de courir et de plonger pour aller chercher la balle ; son corps répondait comme quand il avait cinquante ans et n'éprouvait nullement le besoin de récupérer – pendant trente minutes, cela dit, ce qui correspondait à la durée normale pour les représentants de son groupe d'âge, soit trois manches.

Et puis, deux ans auparavant, il s'était trouvé en pleine tragédie, en l'une des rares occasions où il avait pourtant agi avec prudence. Pendant une visite de routine chez l'optométriste, il s'était vanté auprès d'elle de jouer encore au squash sans lunettes. La professionnelle avait paru horrifiée : elle l'avait alors mis en garde contre le risque de se retrouver avec un œil éclaté à cause d'une balle reçue directement dans l'orbite, sans compter les blessures potentiellement causées par la raquette d'un adversaire. Salter s'était alors résigné à acheter des lunettes de protection – ses partenaires en portaient depuis des années déjà – que, moyennant une coquette somme, il avait fait équiper de verres à sa vue. La première fois qu'il les avait mises, il s'était retrouvé dans un univers déstabilisant, un peu comme s'il avait été sous l'effet d'une drogue euphorisante. Sa perception des distances était faussée ; à cela se combinait la gêne que lui causait la monture, de sorte qu'il reculait trop vite et trop loin lorsqu'il se préparait à smasher, et son épaule heurtait de plein fouet le mur du fond, qui était bien plus près qu'il ne l'avait cru. Le premier soir, il avait eu la moitié du corps ornée d'un bleu qui virait



au rose au milieu du torse, là où les chairs étaient moins fermes. Diagnostic : blessure de la coiffe des rotateurs. Un mois plus tard, son torse avait repris sa couleur normale et Salter avait pu reprendre le squash ; malgré quelques craquements nouveaux dans les articulations et l'impression que les petits os de son épaule s'étaient transformés en billes de verre, son jeu était demeuré inchangé. Après avoir troqué ses lunettes à trois cents dollars contre une paire à six dollars qui ne gênait pas sa vision périphérique, il avait retrouvé à peu près son niveau initial – ce qui fut un grand soulagement, parce que le squash était le dernier dérivatif qui lui permettait d'oublier complètement le monde extérieur pendant deux fois trente minutes chaque semaine.

Quand il se regardait dans le miroir sans ses lunettes de lecture, il se trouvait encore plutôt pas mal ; il était même capable d'occulter le fait que les collégiennes bien élevées, surtout les Noires, lui offraient maintenant à l'occasion leur place dans le métro. Bien sûr, il se disait que pour ces jeunettes, on est gâteux dès qu'on a plus de trente ans, de toute façon. Il lui était plus difficile de digérer le fait que dernièrement, à plusieurs reprises, on lui avait offert des rabais pour les aînés chez le teinturier et au cinéma. Là encore, ces offres émanaient d'Antillaises, et il supposait qu'aux yeux de jeunes Noires, tous les hommes blancs dans la fleur de l'âge avaient l'air vieux.

Salter essaya de se dire qu'il était stupide de paniquer ainsi. Il ressentait certes les effets de l'âge, mais il n'était pas près de rejoindre la grande majorité de ceux qui recherchaient la jouvence éternelle dans le Viagra, les implants capillaires et les bancs de musculation. *Accepte ce qui est naturel dans le vieillissement, se disait-il, et tâche d'oublier le reste. Bien sûr, concentre-toi un peu plus quand tu débarques d'un canot ou soulèves des roches. Mais ne t'inquiète surtout pas si tu oublies quel film tu es allé voir la veille. Pas seulement le titre, mais aussi toute l'intrigue et même le genre :*

*film de guerre ? comédie musicale ? film d'auteur ?*  
*Ah ! Fait chier !*

Au cours de la fin de semaine, lors d'une conversation avec Seth, il s'était souvenu sans effort du nom de Petrucchio, personnage de *La Mégère apprivoisée* de Shakespeare, qu'il avait été voir au théâtre douze ans plus tôt. Comme quoi tous les souvenirs étaient stockés là, quelque part.

Après un court somme, il se réveilla au moment où ils passaient devant la bifurcation vers Honey Harbour, l'esprit occupé tout entier par le vrai problème, un problème qui n'avait qu'un rapport indirect avec le banc de musculation et le ponton d'accostage : était-il vraiment fini ? Si oui, que faire ? Après avoir médité sur sa condition elle-même, il se rendit compte qu'il n'était pas seul à avoir constaté les dégâts. Au lieu de persister à les refouler, il se remémora tous les signes indiquant que lui et sa détérioration étaient l'objet de conversations quotidiennes parmi ses proches, ses amis et certainement aussi ses ennemis. Il prit conscience du fait que Seth avait pris des risques en l'emmenant à la pêche et qu'il ne s'était plaint de rien, bien que son intérêt pour ce sport eût considérablement décliné depuis qu'il avait douze ans. La facilité avec laquelle ce petit séjour s'était organisé sentait la conspiration ; le coup monté avait commencé dès que Salter avait annoncé qu'il voulait aller à la pêche, et qu'il entendait s'y rendre seul. A posteriori, Salter comprenait qu'Annie avait visualisé son vieux mari vacillant entouré d'énormes roches et de non moins énormes vagues, qui se brisait une cheville en rentrant à la cabane la nuit venue, immobilisé en pleine nature jusqu'au lendemain matin, lorsqu'un bateau qui passerait par là entendrait peut-être ses cris affaiblis. Seth s'était donc laissé embrigader sans aucune résistance, parce que cela faisait déjà un bon moment que les membres de la petite famille de Salter se répartissaient les rôles qu'ils devraient jouer en raison de sa sénilité galopante.

Même chose au travail : Salter était chef et unique membre du Centre des missions spéciales, qui était placé directement sous les ordres du chef adjoint et à qui étaient confiés des mandats particuliers. Le Centre avait été créé pour faire face à certaines situations inhabituelles, par exemple lorsqu'il s'agissait d'enquêter sur des politiciens véreux qui étaient par ailleurs membres de la commission de police. Salter avait traité un certain nombre d'affaires délicates de ce genre et, entre-temps, il avait prêté main-forte aux Homicides, qui étaient toujours en sous-effectifs. Mais cela faisait un an que, bien que le Centre des missions spéciales existât toujours – au moins sur le papier –, Salter était devenu dans les faits l'assistant personnel du chef adjoint, son aide de bureau, en réalité, son garçon de bureau, pour ainsi dire. Pour mériter son salaire, il accomplissait le travail de bureau du chef adjoint et écoutait ce dernier, qui aimait énoncer ses idées à voix haute avant de les rendre publiques. Même ce rôle d'oreille s'était réduit dernièrement, de sorte que Salter, à environ cinquante kilomètres au sud de Barrie – Seth s'était arrêté prendre de l'essence –, en venait maintenant à la conclusion que le chef adjoint Mackenzie attendait qu'il accepte le fait que, d'un strict point de vue réglementaire, Salter avait désormais entamé sa dernière année dans la police – la limite d'âge étant de soixante ans –, et une sourde anxiété l'envahit.

Salter était même allé voir l'ex-surintendant Orliff, son précédent chef qui, bien qu'à la retraite depuis un bon moment, restait toujours en contact avec son ancien service parce que c'était un animal politique et que ça lui plaisait. Mais dans la situation de Salter, Orliff n'avait eu ni conseil ni compassion à offrir et s'était contenté de lui faire savoir qu'estimer que la relative mise à l'écart de Salter était le fruit d'une conspiration relevait de la paranoïa.

— Vous allez prendre votre retraite cette année : c'est la règle. Quand on n'est pas chef adjoint, on doit s'attendre à être foutu dehors à soixante ans. Par ailleurs,

Marinelli n'a pas besoin de vous, et Mackenzie aime vous avoir près de lui. Si vous aviez dix ans de moins, le grand patron essaierait de vous presser le citron, mais à mon avis, si tant est qu'on s'intéresse à vous, eh bien, on doit être bien content que Mackenzie s'occupe de vous jusqu'à votre départ. Vous n'avez pas d'ennemis, mais si vous devenez une gêne, vous finirez aux relations publiques.

Et voilà. C'était la fin. Salter jouait un peu au golf l'été et jouait au squash deux fois par semaine, et il était incapable d'imaginer comment il occuperait le reste de son temps s'il arrêta de travailler. Sa situation était à la fois effrayante... et banale.

## CHAPITRE 2

— Et c'est tout? s'enquit le chef adjoint Mackenzie, un homme imposant assis bien droit dans son fauteuil.

— Ce ne sont que les nouvelles affaires, répondit l'inspecteur d'état-major Marinelli, des Homicides.

Installé dans un coin du bureau du chef adjoint, Salter écoutait le rapport de Marinelli en classant des dossiers.

Les deux nouveaux cas d'homicides semblaient relativement simples; leur seul point notable était que l'enquête n'était pas encore assez avancée pour que l'escouade ait pu procéder à une arrestation. La première victime, un homme d'âge moyen qui vivait de l'aide sociale, avait été trouvée morte dans sa chambre, rouée de coups de matraque, probablement par un cambrioleur. La seconde était un adolescent poignardé à mort sur un quai de métro au cours d'un affrontement entre bandes rivales. Marinelli prévoyait qu'on mettrait facilement la main sur les deux coupables. Il s'agissait simplement d'interroger les témoins, en les secouant assez fort pour qu'ils parlent. Dans les deux cas, de nombreuses personnes connaissaient les auteurs des crimes, et l'une d'entre elles ne tarderait certainement pas à l'identifier. Ce n'était probablement qu'une question de jours. Le public ne courait aucun risque.

— Et cet avocat qui s'est fait poignarder? (Mackenzie s'humecta un doigt et tourna une page de son agenda.) Ça avance?

— L'escouade des mœurs travaille avec nous sur cette affaire...

— Je sais, je sais. Ça remonte à quand, déjà ? Deux semaines ? Trois ?

— Nous n'avons trouvé aucun suspect potentiel pour le moment.

— L'avocat de la famille veut que nous dénichions un rôdeur, un type qui était juste en quête d'un bon coup. Bouclez-moi cette affaire rapidement.

Mackenzie avait un style concis, lapidaire ; ses remarques étaient exemptes de mots superflus. Pour Salter, le chef adjoint devait cette caractéristique – qui remontait à l'époque où Mackenzie était sergent – à son désir d'évoquer l'efficacité d'un homme d'affaires, voire d'un militaire.

— Êtes-vous en contact avec cet avocat, monsieur ?

— Je réponds à ses appels téléphoniques, répondit Mackenzie en redressant son dos pourtant déjà bien droit.

— Pouvez-vous me dire son nom, monsieur, pour le cas où il communiquerait avec moi ?

— Holt.

Marinelli attendit qu'il poursuivît.

— Holt, répéta le chef adjoint. Je pensais qu'il aurait peut-être su quelque chose sur le type qu'on ne veut pas voir apparaître dans l'affaire. Quelque chose que la famille ne voudrait pas que le public apprenne – ou que nous apprenions. Bien que je flaire quelque chose de louche, évitez de perdre du temps avec ça.

— Et ?

— Ils pensent à un rôdeur opportuniste. En fait, c'est ce qu'ils espèrent. Avez-vous trouvé la piste d'un rôdeur ?

— Tout ce que nous avons trouvé, c'est une prostituée ou ce qui en a l'air. Une femme qui traînait dans le coin cette nuit-là. C'est peut-être ce que maître Holt a pensé que nous avions découvert.

— Elle ressemble à quoi, cette prostituée ?

— Perruque blonde, hautes bottes lamées argent, vous voyez le genre...

— Peut-être qu'elle fait du porte-à-porte pour colporter son cul ?

L'air pensif et attentif de Mackenzie avait cédé la place à une expression hilare aussitôt remplacée par une mine interrogatrice. Le passage d'une physionomie à l'autre ne semblait être généré ni par une émotion, ni par une pensée ; le changement paraissait s'opérer sur commande.

— Alors ? reprit brusquement Mackenzie qui, apparemment, souhaitait vraiment une réponse à sa question. Y a-t-il des prostituées qui travaillent comme ça ? En faisant du porte-à-porte, comme les témoins de Jehovah ?

— Si c'était le cas, on aurait omis de nous en informer, monsieur, répliqua Marinelli avec un sourire poli.

— Idem pour moi. Bon. Revenons à nos moutons. Où en êtes-vous, exactement ?

— Les gars de l'escouade des mœurs ratissent Jarvis Street et les autres endroits stratégiques à la recherche d'un tuyau, mais ils n'ont rien récolté jusqu'à maintenant. Ils connaissent beaucoup de prostituées, à qui ils ont montré la photo de la victime, au cas où elles auraient su qui c'était : en effet, s'il a reçu une prostituée chez lui, c'est qu'il a dû aller la chercher, et ce n'était peut-être pas la première qu'il ramenait. Mais on n'a pas l'ombre d'une piste.

— Et la victime ? Vous avez trouvé quelque chose sur lui ?

— Non, pas grand-chose. D'après tout le monde, il était intègre. Il siégeait à tous les comités d'éthique du barreau, des trucs comme ça. Il jouissait d'une certaine réputation dans la profession, mais il n'était pas connu du public parce qu'il était spécialisé dans le droit civil et qu'il se tenait aussi loin que possible des tribunaux. Pas d'ennemi, apparemment. Marié puis divorcé depuis un bon moment, mais pas d'animosité de ce côté-là non plus. Membre du Club Granite, comme son père

avant lui. Sa mère est décédée récemment, et il n'avait qu'une sœur. Ce n'était pas un bourreau de travail : il passait presque tout l'été à son chalet, à Muskoka, et voyageait beaucoup, principalement avec ces groupes de dégustation de vin, ces beuveries organisées où l'on passe son temps à goûter le tord-boyaux local. Enfin, vous voyez le tableau.

— Il était gai ?

Question de routine. Les dossiers des Homicides regorgeaient de photos de corps d'hommes d'âge moyen à demi nus lardés de coups de couteau.

Marinelli secoua la tête.

— Rien ne l'indique. De toute façon, la présence d'une prostituée exclut cette hypothèse, non ?

— On ne peut être sûr de rien, de nos jours, gloussa Mackenzie. Bon. Quel est votre plan de match, maintenant ?

— On continue à rechercher miss Bottes d'argent, et on finira par la trouver. Ça devrait se faire sans trop de difficultés.

— À l'heure qu'il est, elle les a peut-être ôtées, ses bottes, intervint Salter depuis l'autre bout de la pièce.

Marinelli lui adressa un sourire courtois, comme s'il reconnaissait à Salter le droit d'émettre un commentaire inopportun au beau milieu d'une discussion sérieuse, puis se retourna vers le chef adjoint.

— Vous avez besoin de renforts ? lui demanda alors ce dernier.

Salter traversa le bureau pour venir chercher un kleenex dans la poche de son imperméable.

— Nous sommes toujours à court de personnel, monsieur, mais cela ne nous pose pas de problème. Je vous tiendrai informé.

Marinelli se leva pour sortir, non sans avoir adressé un signe de tête à Salter.

Ce dernier le regarda s'éloigner. Au cours des six ou sept dernières années, Marinelli et lui avaient fini par être assez proches, sans toutefois devenir amis.



Salter avait collaboré à quelques cas d'homicides depuis sa base du Centre des missions spéciales – la dernière fois, cela avait même été à la demande de Marinelli.

Après avoir refermé la porte, Salter se tourna vers Mackenzie.

— Si toutefois il a besoin d'aide...

— Vous l'avez entendu : il va se débrouiller.

Salter referma le classeur, s'approcha du bureau de Mackenzie et prit un siège juste devant le chef adjoint.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda-t-il après un long silence.

Mackenzie leva les yeux du document qu'il feignait de lire.

— Quoi ? fit-il.

— J'ai dit : qu'est-ce qui se passe, nom de Dieu ?

Cela faisait quelques années que Salter travaillait pour Mackenzie et lorsqu'ils étaient en privé, il pouvait laisser de côté les rapports hiérarchiques.

— À ma connaissance, il ne se passe rien du tout. Rien que vous ne sachiez, je veux dire. Pourquoi cette question ? C'est quoi, le problème ?

Salter vit que Mackenzie s'efforçait de réfléchir. Il attendit une dizaine de secondes avant de répondre.

— La semaine dernière, Marinelli se plaignait de ne pas avoir assez de personnel. Aujourd'hui, vous lui demandez s'il a besoin de renforts, et il répond non. Il sait que je suis dans la même pièce que lui. Ce que je comprends, moi, c'est qu'il n'a pas besoin de moi, c'est tout.

Mackenzie prit une profonde inspiration.

— Asseyez-vous, Charlie.

— Je suis déjà assis.

— Exact. Bon. D'abord, il ne se passe rien du tout. OK ? Cela dit, votre question me donne l'occasion d'une petite conversation sur un thème connexe. (Rassemblant ses pensées, il se pencha en avant.) Vous êtes une sorte de loup solitaire, vous savez ça, Charlie ?

Salter remarqua que pour la première fois, tandis qu'il tournait autour du pot, Mackenzie l'avait appelé

par son prénom, et cela ne lui disait rien de bon. Il se douta que la suite allait être désagréable à entendre.

— Vous n'êtes pas du genre à écouter les commérages qui se répandent à la cafétéria, je me trompe ? Vous êtes comme... marginal, en fait. Avez-vous des amis dans la police ?

— La police, c'est mon lieu de travail, répondit Salter. Mes amis sont des civils.

C'était là la réponse qu'il avait préparée pour le cas où le sujet viendrait sur la table. En réalité, Salter n'avait jamais été très sociable ; le golf était son seul point commun avec la plupart de ses collègues. Bien qu'il entretînt des rapports cordiaux et respectueux avec quelques policiers d'âge moyen avec lesquels il avait travaillé – Marinelli était du lot –, aucun de ces derniers n'avait jamais franchi le seuil de sa maison.

— C'est bien ce que je croyais.

Mackenzie tripota sa cravate et rajusta son veston, puis il s'éclaircit la voix.

— Vous êtes très secret sur votre vie privée. C'est votre droit, mais ça vous isole.

— Ça m'isole de quoi ? De la politique ? Je suis proche de la retraite et je travaille pour vous : pourquoi donc aurais-je besoin d'être branché sur le téléphone arabe ? J'ai passé l'âge d'être ambitieux. Cela étant, j'ai eu la chance de travailler pour des gars qui savaient prendre soin d'eux-mêmes et qui s'occupaient bien de leurs subordonnés.

— Vous parlez d'Orliff ?

— C'était le dernier en date, oui.

— Est-ce Orliff qui a créé le Centre des missions spéciales ?

— Ouais.

Mackenzie hocha la tête.

— Lorsque j'ai pris mes fonctions, j'aimais l'idée de conserver ce Centre, avec vous à sa tête. Ça me donnait une ressource que personne d'autre ne connaissait assez pour la remettre en question et ça conférait

une petite flexibilité à mon budget. Sans compter que ça me permettait de disposer d'une personne à qui parler. C'était agréable de vous avoir dans les parages.

— Et alors, qu'est-ce qui a changé ?

— Comment ça ?

— Cela fait six mois qu'on ne m'a confié aucune mission à l'extérieur.

— J'avais besoin de vous ici, Charlie. Vous excellez dans l'administration.

— Je n'administre rien du tout : je suis un simple employé de bureau, un commis.

— Vous voulez être muté ? Il y a un poste vacant aux archives, au sous-sol.

— Désolé, mais je demeure persuadé qu'il se passe quelque chose. J'ai tort ?

Mackenzie soupira.

— Regardez les choses en face, Charlie. Essayez de comprendre comment les gens vous voient. Au cours des dernières années, vous avez résolu des affaires plutôt corsées. Votre nom est sur toutes les lèvres des membres de la commission de police. En clair, vous êtes une menace. Les gens sont jaloux et ils ne veulent pas vous voir récolter tous les lauriers.

— Marinelli se sent menacé par moi ? Je n'en crois pas un mot : il est trop intelligent pour ça.

— Eh bien, pas Marinelli lui-même, en fait, reconnu Mackenzie. Les gars qui travaillent avec lui, plutôt. Vous leur faites de l'ombre.

— Pardonnez-moi l'expression, mais c'est de la *bullshit*, tout ça. Qu'est-ce que ça cache ?

— Rien, rien du tout, soupira Mackenzie. Je pourrais vous donner une liste longue comme le bras des difficultés qu'éprouvent vos collègues à travailler avec vous, mais au fond, elles ne sont pas pires que celles qu'ils ont à travailler ensemble. Toutefois, il me semble que vous n'êtes pas vraiment familiarisé avec notre nouveau système informatique, n'est-ce pas ? J'ai consulté votre dossier. Les choses changent, vous savez ? Tenez : savez-vous ce qu'est l'ADN ?

— Tout le monde sait ce que c'est.

— Ouais, d'accord. Connaissez-vous le dernier matériel d'écoute? les derniers développements en matière d'expertise médico-légale? Savez-vous quand faire appel aux experts? Il y a beaucoup de domaines sur lesquels il est important de se tenir informé.

Une vingtaine de secondes passèrent. Salter regardait par la fenêtre tandis que Mackenzie guettait sa réaction.

— Lorsque j'ai travaillé sur l'homicide de Bathurst College, dit enfin Salter, j'ignorais que nous avions un agent de liaison pour les Autochtones en difficulté. Et si j'avais été plus à l'aise avec les nouveaux gadgets (il désigna du doigt l'ordinateur de Mackenzie), j'aurais sans aucun doute procédé automatiquement à une vérification dans le fichier du Centre d'information de la police canadienne, ce qui m'aurait permis de constater que le gars que je soupçonnais avait l'alibi parfait, car il était en prison le soir du meurtre, ce qui m'aurait permis de gagner quelques jours et de m'éviter bien du travail inutile. C'est de ça que vous voulez parler?

— Plus ou moins, répondit Mackenzie, qui trouvait que cet exemple illustrait parfaitement son propos. Oui, oui. Plus ou moins. Pour l'essentiel.

— Donc, si je comprends bien, je ne suis pas assez branché pour les champions des Homicides, c'est ça?

— En quelque sorte.

Salter se leva.

— Mais j'ai toujours besoin de vous ici, Charlie.

— Bien.

Salter quitta le bureau et emprunta le couloir en direction du bureau de Marinelli. Au moment où il y entra, le téléphone sonna.

— Oui, monsieur, répondit Marinelli, le regard rivé sur Salter. Il vient juste d'entrer.

Il fit un geste invitant Salter à rester.

— Seigneur! soupira Salter en s'asseyant dans un des fauteuils réservés aux visiteurs, juste devant le bureau de Marinelli.

— Je vous reparlerai plus tard, ajouta ce dernier. Ou bien il le fera lui-même.

— C'était Mackenzie ? s'informa Salter dès que Marinelli eut reposé le combiné.

— Qui d'autre ?

— Ça fait combien de temps que vous parlez de moi comme ça, dans mon dos ?

— Allez, arrête de jouer à l'imbécile. Comment ça, dans ton dos ? Tu étais présent quand il m'a demandé si j'avais besoin d'aide, et tu m'as parfaitement entendu répondre non. En effet, nous n'avons pas besoin d'aide.

— Pas de ma part, en tout cas.

Marinelli ne dit rien.

— Et pourquoi ça ? J'ai fait quelque chose de mal ?

— Oh, allez ! En fait, tu as capté un signal qui ne t'était pas adressé, c'est tout.

— Je n'en suis pas si sûr.

— N'en fais pas une montagne.

— Dans ce cas, donne-moi une idée de la hauteur de la taupinière, nom de Dieu !

— OK. Tu es prêt à entendre ce que j'ai à te dire ? le secret qui est sur toutes les lèvres ? Eh bien, permets-moi de te préciser que ce n'est pas un scoop, et que ce n'est même pas très intéressant. Non, on ne va finalement pas t'épingler pour avoir volé la cagnotte du café en 1989, et aucune des secrétaires ne s'est plainte que tu avais la main baladeuse. Tout simplement, mes gars ne te veulent pas dans leur équipe, c'est tout. Je sais, je sais : tu as résolu des affaires tout seul, mais c'étaient des dossiers bien particuliers, et on n'en a eu aucun de ce genre récemment. Voilà : tu sais tout, maintenant. Regarde dans ce bureau autour de toi : vois-tu un gars qui ait plus de quarante ans ? Pour ces types, tu es un vieux flic tout juste bon à raconter ses souvenirs. Pas un vieux con, non, parce qu'ils savent que j'ai du respect pour toi et que j'étais heureux de compter sur ton concours pour certaines affaires. Mais ça, c'est de l'histoire ancienne. Aujourd'hui, s'ils me voient dîner en ta compagnie, ça les met mal à l'aise.

Marinelli prit le temps d'afficher un air indigné avant de conclure :

— Ils pensent que je te demande conseil, et ça les rend nerveux, bordel !

— Tous ?

— Surtout Stevenson, le numéro deux des Homicides, répondit Marinelli, non sans réticence. Ça l'a un peu stressé quand j'ai voulu demander à Mackenzie de te libérer au printemps dernier pour que tu nous donnes un coup de main sur cette histoire de menaces à l'encontre du politicien balkanique. Je lui ai dit que tu avais de l'expérience en matière de protection des visiteurs de marque, et il m'a répondu que ça remontait à une dizaine d'années et que les techniques avaient changé. Tu sais ce qu'il m'a dit ? Qu'il était diplômé en maîtrise des foules.

— Il est *quoi* ?

Marinelli sourit, soulagé.

— Il a un diplôme d'une académie de police du Wisconsin, Charlie, et il n'est pas le seul à être diplômé. Quoi qu'il en soit, je lui ai confié le dossier ; on s'en est très bien tirés sans toi, et personne ne s'est fait assassiner.

— Parfait. Donc, je ne devrais plus attendre que tu me consultes, parce que ça n'arrivera plus jamais ? C'est bien ce que tu es en train de m'annoncer ?

— Charlie, nous avons cette conversation parce que tu m'as entendu dire à Mackenzie que nous n'avions pas besoin d'aide, après que je lui ai expliqué, il y a quelque temps, pourquoi nous n'avions pas besoin de toi pour la visite du gars des Balkans. Mackenzie te soutient : il voulait t'épargner. Mais pour le bien-être de mes gars, je préférerais que tu... restes sur la touche.

— Vous n'avez pas vraiment progressé dans l'affaire de l'avocat qui s'est fait poignarder, n'est-ce pas ?

Marinelli afficha un air irrité, puis haussa les épaules avant de répondre :

— Non, en effet. Et je ne pense pas que cette affaire ira très loin. Non pas que nous soyons dans une impasse,

comme diraient les journalistes. On la trouvera, cette pute, et tu le sais pertinemment.

— Ça ne sera jamais assez tôt pour cette bande de pisse-copies qui te talonnent.

Marinelli se détourna vers la fenêtre, attendant que Salter s'en aille.

— Je suis heureux que tu aies été honnête avec moi, confessa ce dernier après un moment. À partir de maintenant, tu ne m'auras plus dans les jambes, ajouta-t-il en se levant.

— Charlie, il n'y a vraiment pas de quoi en faire un plat. Nom de Dieu, tu aurais dû le voir venir ! Allez, je t'en prie, allons souper ensemble. Tu as dit la semaine dernière que ta femme était absente en ce moment : on devrait aller se taper un bon steak ce soir. Non : demain, plutôt. C'est moi qui invite. On ira au Barberian's. On s'y retrouve à six heures. OK ?

— Tu as raison, ce serait risqué qu'on s'y rende ensemble : Stevenson pourrait nous voir.

— Oh, tu fais chier ! Je passe te prendre à ton bureau à cinq heures et demie.



Salter retourna à son bureau, où il s'assit dans son fauteuil, ne sachant trop quoi penser de tout ça. Il avait toujours mis un point d'honneur à maîtriser ses illusions, depuis que son patron et mentor avait pris sa retraite vingt ans plus tôt, époque à laquelle il avait appris qu'il avait des ennemis – ce dont il était loin de se douter – qui avaient saisi l'occasion pour sortir de l'anonymat. Et voilà que cela recommençait.

Depuis combien de temps durait cette cabale ? Pas très longtemps, certainement. Cela faisait trois ans qu'il avait résolu une affaire entièrement seul – une enquête sur la mort du doyen d'un collège du coin. Stevenson, le numéro deux des Homicides, était déjà dans le paysage, mais Salter n'avait pas prêté attention

à sa présence autant qu'il l'aurait dû. Peut-être que Stevenson était là quand le chef adjoint avait félicité Salter pour la résolution de ce crime. Il ne s'en souvenait pas.

Mais qu'avait-il fait depuis lors ? Il passait beaucoup de temps avec Marinelli, allait lui rendre visite à son bureau quand il entendait parler d'un cas intéressant, écoutait les bavardages. Marinelli l'avait toujours très bien accueilli, jusque-là. Mais qu'en pensaient les autres ? Ils s'imaginaient que Marinelli lui demandait conseil ? « Demandons à Salter ce qu'il en pense. » Et après ça, peut-être : « D'après Salter... » ou « Salter dit que... ». Et puis merde.

Même maintenant, il magnifiait son rôle ; ce qu'il prétendait voir, ce n'était pas le Salter du Centre des missions spéciales que tout le monde détestait, mais le vieux flic qui travaillait avec le chef adjoint dont Marinelli cherchait toujours à s'attirer les bonnes grâces, au point que cela irritait tous les autres, surtout Stevenson.

Marinelli aurait pu s'en tenir à ça. *Je suis complètement dépassé*, songea Salter. *En tout cas, c'est ce qu'ils pensent*. Dorénavant – ou plus probablement depuis au moins un an –, tout le monde attendait qu'il parte.

La colère succéda à l'abattement. Les choses n'auraient pas dû en arriver là. Quelqu'un aurait dû intervenir plus tôt. Et maintenant ? Depuis un bon moment déjà, il avait relégué le mot « retraite » dans un coin sombre de son cerveau, car il refusait d'en affronter la réalité. Et soudain, voilà que le besoin en était impérieux. Non pas de partir sur-le-champ, mais de fixer une échéance : trois mois ? six mois ? Pourquoi attendre davantage ?

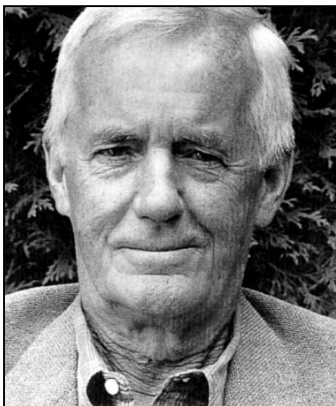
Il quitta le bureau, alla s'acheter le *Toronto Star*, plus heureux que jamais que Toronto compte suffisamment de journaux pour qu'il puisse en lire intégralement un au petit-déjeuner, un autre dans le métro et encore un autre pendant un repas en solitaire, en ville. Il se dirigea



vers l'Atrium, où il commanderait un sandwich au corned-beef et une chope de bière.

La portion de Yonge Street située entre College Street et Dundas Street était aussi crasseuse et vivante qu'elle l'avait été au cours des quarante dernières années. La rue était pleine de sans-abri permanents et temporaires, de gamins des banlieues, d'itinérants de tous âges, de quêteux, de touristes pensant y voir la vraie Toronto, d'étudiants de l'université située tout près de là et de déçus du centre Eaton – cet énorme centre commercial qui est La Mecque des Ontariens de la campagne et des États-Uniens du nord de l'État de New York. Le quartier était sur le point d'être réhabilité – le magasin Gap était déjà là –, mais pour l'heure, la rue comptait toujours de nombreux magasins d'électronique, de disques et de t-shirts, ainsi que des arcades de jeux vidéos et des bureaux de change. Dès la tombée de la nuit, les trottoirs étaient pleins de gens venus de South Porcupine, légèrement excités par l'énergie qui se dégageait de la foule, s'accrochant les uns aux autres pour aller se réfugier dans le premier Mcdonald's qui se présenterait. Salter aimait cette atmosphère; pour lui, c'était à cela que devait ressembler un centre-ville aux yeux des visiteurs de Binghampton, voire de Pickerel Lake: vivant, cosmopolite (on y trouvait même une librairie porno) et un tantinet interlope sans toutefois être dangereux. Et il était beaucoup plus intéressant de s'y promener que de flâner dans la rue de citoyens modèles où Salter résidait.





## ERIC WRIGHT...

... est l'un des auteurs de fiction policière les plus honorés au Canada puisqu'il a, notamment, été quatre fois lauréat du prix Arthur-Ellis. En 1984, il a gagné avec son premier roman mettant en scène Charlie Salter, *La Nuit de toutes les chances*; il a récidivé deux ans plus tard avec *Une mort en Angleterre*. Il a aussi mérité le prix dans la catégorie nouvelle pour « À la recherche d'un homme honnête » (1988) et « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras » (1992). Outre les toujours populaires aventures de Charlie Salter, Eric Wright tient la chronique des aventures d'une détective, Lucy Trimble Brenner, et d'un policier à la retraite de Toronto, Mel Pickett. Eric Wright, qui est né en 1929, a publié en 1999 un volume de mémoires intitulé *Always Give a Penny to a Blind Man*.



## EXTRAIT DU CATALOGUE

- 021 *La Chair disparue* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1) Jean-Jacques Pelletier  
022 *L'Archipel noir* Esther Rochon  
023 *Or* (Les Chroniques infernales) Esther Rochon  
024 *Les Lions d'Al-Rassan* Guy Gavriel Kay  
025 *La Taupe et le Dragon* Joël Champetier  
026 *Chronoreg* Daniel Sernine  
027 *Chroniques du Pays des Mères* Élisabeth Vonarburg  
028 *L'Aile du papillon* Joël Champetier  
029 *Le Livre des Chevaliers* Yves Meynard  
030 *Ad nauseam* Robert Malacci  
031 *L'Homme trafiqué* (Les Débutés de F) Jean-Jacques Pelletier  
032 *Sorbier* (Les Chroniques infernales) Esther Rochon  
033 *L'Ange écarlate* (Les Cités intérieures -1) Natasha Beaulieu  
034 *Nébulosité croissante en fin de journée* Jacques Côté  
035 *La Voix sur la montagne* Maxime Houde  
036 *Le Chromosome Y* Leona Gom  
037 (N) *La Maison au bord de la mer* Élisabeth Vonarburg  
038 *Firestorm* Luc Durocher  
039 *Aliss* Patrick Senécal  
040 *L'Argent du monde -1* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) Jean-Jacques Pelletier  
041 *L'Argent du monde -2* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) Jean-Jacques Pelletier  
042 *Gueule d'ange* Jacques Bissonnette  
043 *La Mémoire du lac* Joël Champetier  
044 *Une chanson pour Arbonne* Guy Gavriel Kay  
045 *5150, rue des Ormes* Patrick Senécal  
046 *L'Enfant de la nuit* (Le Pouvoir du sang -1) Nancy Kilpatrick  
047 *La Trajectoire du pion* Michel Jobin  
048 *La Femme trop tard* Jean-Jacques Pelletier  
049 *La Mort tout près* (Le Pouvoir du sang -2) Nancy Kilpatrick  
050 *Sanguine* Jacques Bissonnette  
051 *Sac de nœuds* Robert Malacci  
052 *La Mort dans l'âme* Maxime Houde  
053 *Renaissance* (Le Pouvoir du sang -3) Nancy Kilpatrick  
054 *Les Sources de la magie* Joël Champetier  
055 *L'Aigle des profondeurs* Esther Rochon  
056 *Voile vers Sarance* (La Mosaïque sarantine -1) Guy Gavriel Kay  
057 *Seigneur des Empereurs* (La Mosaïque sarantine -2) Guy Gavriel Kay  
058 *La Passion du sang* (Le Pouvoir du sang -4) Nancy Kilpatrick  
059 *Les Sept Jours du talion* Patrick Senécal  
060 *L'Arbre de l'Été* (La Tapisserie de Fionavar -1) Guy Gavriel Kay  
061 *Le Feu vagabond* (La Tapisserie de Fionavar -2) Guy Gavriel Kay  
062 *La Route obscure* (La Tapisserie de Fionavar -3) Guy Gavriel Kay  
063 *Le Rouge idéal* Jacques Côté  
064 *La Cage de Londres* Jean-Pierre Guillet  
065 (N) *Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses* Peter Sellers (dir.)  
066 *Le Passager* Patrick Senécal  
067 *L'Eau noire* (Les Cités intérieures -2) Natasha Beaulieu  
068 *Le Jeu de la passion* Sean Stewart  
069 *Phaos* Alain Bergeron  
070 (N) *Le Jeu des coquilles de nautilus* Élisabeth Vonarburg  
071 *Le Salaire de la honte* Maxime Houde  
072 *Le Bien des autres -1* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3) Jean-Jacques Pelletier  
073 *Le Bien des autres -2* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3) Jean-Jacques Pelletier  
074 *La Nuit de toutes les chances* Eric Wright  
075 *Les Jours de l'ombre* Francine Pelletier

076	<i>Oniria</i>	Patrick Senécal
077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Sermine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright
080	<i>Opération Iskra</i>	Lionel Noël
081	<i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	<i>Terre des Autres</i>	Sylvie Bérard
083	<i>Une mort en Angleterre</i>	Eric Wright
084	<i>Le Prix du mensonge</i>	Maxime Houde
085	<i>Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli</i>	Élisabeth Vonarburg
086	<i>Le Dernier Rayon du soleil</i>	Guy Gavriel Kay
087	<i>Les Archipels du temps</i> (La Suite du temps -2)	Daniel Sermine
088	<i>Mort d'une femme seule</i>	Eric Wright
089	<i>Les Enfants du solstice</i> (Les Chroniques de l'Hudres -2)	Héloïse Côté
090	<i>Reine de Mémoire 2. Le Dragon de Feu</i>	Élisabeth Vonarburg
091	<i>La Nébuleuse iNSIEME</i>	Michel Jobin
092	<i>La Rive noire</i>	Jacques Côté
093	<i>Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard</i>	Eric Wright
094	<i>La Balade des épavistes</i>	Luc Baranger
095	<i>Reine de Mémoire 3. Le Dragon fou</i>	Élisabeth Vonarburg
096	<i>L'Ombre pourpre</i> (Les Cités intérieures -3)	Natasha Beaulieu
097	<i>L'Ourse et le Boucher</i> (Les Chroniques de l'Hudres -3)	Héloïse Côté
098	<i>Une affaire explosive</i>	Eric Wright
099	<i>Même les pierres...</i>	Marie Jakober
100	<i>Reine de Mémoire 4. La Princesse de Vengeance</i>	Élisabeth Vonarburg
101	<i>Reine de Mémoire 5. La Maison d'Équité</i>	Élisabeth Vonarburg
102	<i>La Rivière des morts</i>	Esther Rochon
103	<i>Le Voleur des steppes</i>	Joël Champetier
104	<i>Badal</i>	Jacques Bissonnette
105	<i>Une affaire délicate</i>	Eric Wright
106	<i>L'Agence Kavongo</i>	Camille Bouchard
107	<i>Si l'oiseau meurt</i>	Francine Pelletier
108	<i>Ysabel</i>	Guy Gavriel Kay
109	<i>Le Vide -1. Vivre au Max</i>	Patrick Senécal
110	<i>Le Vide -2. Flambeaux</i>	Patrick Senécal
111	<i>Mort au générique</i>	Eric Wright
112	<i>Le Poids des illusions</i>	Maxime Houde
113	<i>Le Chemin des brumes</i>	Jacques Côté
114	<i>Lame</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
115	<i>Les Écueils du temps</i> (La Suite du temps -3)	Daniel Sermine
116	<i>Les Exilés</i>	Héloïse Côté
117	<i>Une fêlure au flanc du monde</i>	Eric Gauthier
118	<i>La Belle au gant noir</i>	Robert Malacci
119	<i>Les Filles du juge</i>	Robert Malacci
120	<i>Mort à l'italienne</i>	Eric Wright
121	<i>Une mort collégiale</i>	Eric Wright
122	<i>Un automne écarlate</i> (Les Carnets de Francis -1)	François Lévesque
123	<i>La Dragonne de l'aurore</i>	Esther Rochon
124	<i>Les Voyageurs malgré eux</i>	Élisabeth Vonarburg
125	<i>Un tour en Arkadie</i>	Francine Pelletier
126	(N) <i>L'Enfant des Mondes Assoupis</i>	Yves Meynard
127	(N) <i>Les Leçons de la cruauté</i>	Laurent McAllister
128	(N) <i>Sang de pierre</i>	Élisabeth Vonarburg
129	<i>Le Mystère des Sylvaneaux</i>	Joël Champetier
130	<i>La Faim de la Terre -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4)	Jean-Jacques Pelletier
131	<i>La Faim de la Terre -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4)	Jean-Jacques Pelletier

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS  
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?  
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

[www.alire.com](http://www.alire.com)

Extrait de la publication

**LA DERNIÈRE MAIN**  
est le cent cinquante-quatrième titre publié  
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique  
a été achevée en juin 2010  
pour le compte des éditions



Extrait de la publication



« ERIC WRIGHT ÉCRIT DES ROMANS D'ENQUÊTES POLICIÈRES QUI SONT AU POLAR CE QUE LES ROMANS DE JOHN LE CARRÉ SONT À L'ESPIONNAGE. »

*QUILL & QUIRE*

## **L a D e r n i è r e M a i n**

Charlie Salter vient de souffler ses soixante bougies. Il a beau avoir mené, au fil des ans, nombre d'enquêtes difficiles, on ne lui en a pas confié une depuis des mois, espérant ainsi le pousser à la retraite. Mais Salter, tout en concédant qu'il n'est pas aussi agile qu'il l'a déjà été, veut prouver, au contraire, qu'il est toujours d'attaque.

Après bien des subterfuges, le vieux policier gagne son point et prend en main l'affaire Jerry Lucas, un avocat de Toronto assassiné chez lui. Salter sait que le cas n'est pas de tout repos – les gars des Homicides ne se sont-ils pas cassé les dents dessus? – et que la sœur de la victime, une députée qui a toutes les chances de devenir la prochaine Procureure générale de l'Ontario, a engagé un avocat afin de mettre de la pression sur le service de police. Or, la clé de l'énigme passe par une mystérieuse femme – une prostituée? – qui, le soir du meurtre, a été vue à la porte de Lucas. Mais comment trouver cette personne? Enquêter de nouveau dans les quartiers louches de la Ville reine? Passer au peigne fin la vie privée de l'avocat?

Comme à son habitude, Charlie a sa petite idée sur la façon de mener l'enquête, mais il est aussi bien conscient que, puisque c'est sa dernière, il n'a pas droit à l'erreur!

**TEXTE INÉDIT**

**13,95 \$**



9 782896 154586 Extrait de la publication **7,90 € TTC**